Le peintre du salon chinois, Louis Farjon

Pendant plusieurs années Louis Farjon s'est résumé à sa seule signature sur un cartouche du salon. Ensuite des recherches nous en ont appris davantage. Il s'est révélé que le peintre était né à Crest le 13 avril 1716 d'une famille de drapiers de Bourdeaux.

Louis Farjon se marie à la cathédrale de Die le 15 janvier 1750 avec Magdeleine, fille de Jacques Plante, apothicaire-chirurgien à Die. Sur les registres, Farjon père est désigné comme « marchand », Farjon fils comme « peintre ».

En 1761, le peintre quitte Die après avoir vendu une terre ; il s'établit à Pont-Saint-Esprit où il marie sa fille avec le notaire Saturnin Darasse ; son fils Jean-Jacques partira pour Cayenne, il y deviendra curé.

C'est à Die cependant que l'on retrouvera les traces de Louis Farjon, entre 1761 et 1778 ; car c'est là qu'il revient pour assister à des baptêmes, des enterrements et y signer divers papiers ainsi que toiles et décors peints.

Ce détail incite à penser que Louis Farjon ne travaillait probablement pas seul : il avait possiblement un atelier ou plus sûrement des « compagnons », ceci étant corroboré par le fait que la restauratrice de 2005 avait noté dans son rapport « un passage de plusieurs mains ».

Quant à l'essentiel de la production du peintre, à part un trumeau exécuté en Ardèche, elle se situe dans la Drôme, essentiellement de la Drôme des Collines au Haut Diois en passant par le Crestois.

En ce qui concerne les commanditaires de Louis Farjon, ce sont d'une part l'Évêché pour lequel il semble être un peintre fort bien considéré, d'autre part les congrégations religieuses, à Crest par exemple, et enfin les notables : hommes de loi de l'Ardèche, comme J. Rouchet de Chazotte, conseiller au Parlement des Dombes de Trévoux, pour lequel il peint l'histoire de Tobie, dans le Diois César Antoine Lamande de la Tournelle pour lequel le peintre aurait exécuté un décor peint paysager ; ensuite vient J. P. Lagier de Vaugelas, pour lequel il peint ce cabinet chinois, et enfin le chevalier et trésorier de France Pierre Victor d'André Blanc pour lequel il exécutera le décor de la chapelle Saint-Laurent attenante au château des environs de Die.

Suivant toutes apparences, à part l'Évêché, notre peintre n'aura exclusivement travaillé que pour ces hommes de loi. Tous auront probablement fait appel à lui, par le biais de leurs amis exerçant la même profession.

L'essentiel de la production de Farjon semble se situer entre 1752, date du premier tableau retrouvé à Millau, et 1778, date du dernier tableau retrouvé dans la Drôme des Collines.

Parmi les œuvres dévolues à des communes, on citera une *Mort de Saint Joseph* datée de 1761 placée dans l'église Saint-Julien de Chatillon en Diois, un *Saint Nicolas* à Charols, deux autres toiles dans la Gervanne, un ex-voto à Bouvières.

On notera quelques toiles exécutées pour des privés, quelques autres disparues.

Louis Farjon est mort le 15 mars 1793 à Pont-Saint-Esprit ; quelques mois après, son gendre le notaire Saturnin Darasse était condamné à mort par le tribunal du Gard et guillotiné comme contre-révolutionnaire.

Ces quelques indications nous présentent par conséquent un personnage qui réalise au cours de son existence une ascension sociale certaine, et cela autant par ses relations privilégiées avec le clergé et les notables pour lesquels il travaille que parallèlement par divers achats immobiliers qu'il concrétise : cours, enclos, appentis. La preuve en est qu'il est imposé fiscalement : il se situe donc dans une position sociale intermédiaire, entre l'élite des notables marquée par sa culture, sa connaissance des livres, des Lumières, et ceux qui ne savent ni lire ni écrire. Farjon, lui, signe ses œuvres aussi bien que les contrats et registres paroissiaux, devenant au fil des ans ce que l'on pourrait appeler un « bourgeois du 18e siècle ».

Tempête

Grues

Pyramide

L'association « Les amis de Farjon »

Cette association a été créée en 2005 pour financer la restauration du salon, encourager la recherche sur Farjon, valoriser le salon par le biais de conférences, concerts, visites organisées par l'office de tourisme.
Elle a cessé de fonctionner de 2012 à 2023 du fait des travaux.

Conservation du patrimoine de la Drôme/Direction culture et patrimoine/Département de la Drôme – 2023
Sous la direction de D. Harriot
Réalisation : P. Sapet, K. Xavier
Texte et recherches historiques : C. Claudon Adhémar
Crédits photographiques : collections privées
Design graphique : J.-P. Bos
Impression : Service reprographie, Département de la Drôme

De surprise en surprise : le Salon chinois de Die

Un lieu étonnant : l'hôtel Lagier de Vaugelas

Mandarin

C'est au 9 bis de la rue Saint-Vincent, actuel presbytère de Die, qu'au 18e siècle l'avocat en vue, Jean-Pierre Lagier de Vaugelas, fait exécuter au rez-de-chaussée de son hôtel, « entre cour et jardin », un décor peint de chinoiseries dans une petite pièce appelée dans un premier temps « salon », puis « cabinet d'étude ». Au 18e siècle, ce genre d'endroit, de dimensions modestes, était destiné à la réception des visiteurs désirant bénéficier de la protection du maître de maison. Il permettait également à celui-ci de renouer avec la tradition de l'otium, ce loisir savant et érudit que l'on retrouve aussi dans la conception chinoise de la retraite lettrée appelée guiyin 归隐. Plusieurs de ces cabinets étaient à l'époque répandus auprès des notables de province. Celui de Die, bien que délaissé depuis plus de deux siècles, a échappé à une détérioration qui fut irréversible pour tant d'autres.

Le décor du cabinet d'étude

La décoration s'organise sur trois registres : le premier, inférieur, avec un treillage simulant des carreaux de Delft, le second, au milieu, composé de huit personnages « chinois » figurés dans un cadre rocaille imitant le stuc, le troisième, en haut, représentant des paysages agrémentés de maisons fortes, comme dans le Diois, mais renvoyant aussi à l'Orient. Les éléments décoratifs sont nombreux : draperies, guirlandes, vols d'oiseaux, angelots symbolisant les saisons. La paroi sud présente sur la droite une scène de naufrage et une inscription de la main du peintre précisant son nom « L. Farjon pxit », la date de l'exécution du décor, 1767, à laquelle est ajoutée la mention d'une restauration réalisée en 1863 par Placide Biaggio.
Parmi tous ces personnages « chinois », paysans, femmes portant des offrandes, musiciens, l'un nous intrigue tout particulièrement. On peut le regarder de plusieurs manières : c'est tout d'abord un mandarin, le nombre de pierres précieuses sur son chapeau témoigne d'un grade important dans la société de l'époque, mais un mandarin lettré qui tient à la main un livre, rouleau de bambou appelé jiandu 简牍. (cf illustration de couverture)
Une autre lecture peut compléter la première : ce personnage, qui ne fait pas partie de l'ethnie chinoise des Han, porte l'habit traditionnel des dignitaires mandchous, les Man, qui gouverneront la Chine jusqu'en 1911. Il est très possible que ce personnage soit en fait le commanditaire du décor, Lagier de Vaugelas. À côté de lui, une femme chinoise, assise sur un siège aux pieds croisés, fume la pipe, comme le mandarin : ne serait-ce pas sa femme ? Car elle non plus ne ressemble pas aux autres femmes du décor. En outre, dans un cartouche supérieur on remarque également un rocher qui semble figurer un profil de chanoine : ce serait ce que l'on appelle une « anamorphose ». N'y aurait-il pas là une allusion aux deux fils du commanditaire qui appartenaient l'un et l'autre au chapitre de l'Évêché ? Enfin, un dernier cartouche de cette paroi représente une pyramide. Vu l'époque, on doit se demander si ce ne serait pas une allusion maçonnique, car l'avocat était certainement un homme adhérant aux courants de pensée de son temps. Ces quatre cartouches s'organisent en un système que l'on retrouvera plus tard dans un autre décor peint par le même artiste, on pourrait donc parler d'une « iconographie familiale ».

Joueur de pipa

De la sinophilie à la chinoiserie

C'est au 16e siècle que se fera, par les navigateurs portugais et les différentes « Compagnies des Indes » au départ de Lisbonne, le commerce de l'Europe avec la Chine, pays jusque-là quasi inconnu et entièrement fermé. Puis au 17e siècle, grâce aux récits des missionnaires jésuites (Pères Kircher, Bouvet, Du Halde), la France découvre à son tour le pays ; voilà l'origine d'une véritable vague de sinophilie.
Cet engouement pour les décors et les objets chinois influence les peintres, de Watteau à Huet, en passant par Boucher. Cette nouvelle forme décorative sera appelée « chinoiserie ».
Pour L. Farjon, c'est chez son contemporain, l'ornemaniste lyonnais J. B. Pillement, que se trouve la source du Salon chinois.
Il est à peu près certain que Farjon connaissait les recueils de Pillement, tout spécialement « The Ladies Amusement ». Paru en 1760, l'album comporte une grande quantité de thèmes chinois que nous retrouverons à Die, et aussi des ornements « à la Bérain » comme ceux utilisés dans la chapelle du Palais épiscopal de Die.
Et puis il y aurait très vraisemblablement aussi l'influence des faïenciers (Lyon, Marseille, Moustiers).
Cette mode a été en fait une pure création occidentale ; elle a laissé le champ libre à l'imagination la plus débridée. Sous ce rapport elle a constitué un phénomène européen s'inscrivant dans la puissante dynamique des Lumières.

Restauration en cours du salon chinois par l'atelier Caroline Snyers

Conservation-restauration du décor

La première campagne de restauration du décor remonte à l'année 2005. Elle fut entreprise, avec l'appui moral du clergé, après inscription à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques et grâce au financement de nombreuses institutions publiques et privées.
Cette restauration, exécutée par l'atelier lyonnais de F. Cremer, a consisté en un nettoyage des boiseries, un traitement des enduits, tout cela suivi d'une réintégration légère de l'ensemble. Le décor sur enduit qui concernait essentiellement la voûte et la partie haute a été dégagé au scalpel ; pour la partie du décor sur boiseries, le nettoyage a été opéré en appliquant des compresses humides.
La seconde campagne de restauration intervient en mai 2023. En effet, à la suite de remontées par capillarité ayant endommagé la partie basse du décor, une saignée périphérique a été pratiquée ; son effet a été attendu pendant deux ans. La communauté scientifique estimant que l'état général permettait cette seconde restauration, celle-ci est opérée selon la technique du tratteggio, qui consiste en un comblement des lacunes par de fines lignes réalisées à l'aquarelle.